

ALINE KINER

**La nuit
des béguines**



LIANA LEVI

Aline Kiner

La nuit des béguines



Liana Levi

*À mon père, toujours là
À Thomas*

Dans ce quartier de Paris qu'on appelle le Marais, au coin de la rue Charlemagne et de la rue des Jardins-Saint-Paul, s'élève une tour brisée. Elle marque l'extrémité nord d'une muraille de plus de quatre-vingts mètres de long, ponctuée d'une seconde tour. Ce sont là les vestiges de l'enceinte construite à la fin du XII^e siècle par le roi Philippe Auguste pour protéger la ville. Un souvenir des guerres médiévales sur lequel s'appuient aujourd'hui les bâtiments du lycée Charlemagne. À son extrémité sud, le mur rejoint la rue de l'Ave-Maria, du nom du couvent qui, avant l'école, occupait les lieux. Mais au XIV^e siècle elle en portait un autre. Elle s'appelait la « rue des Béguines ».

Car ce quadrilatère, ceint de venelles pavées de gris, où le bruit de la ville s'étouffe, laissant l'air libre aux trilles des oiseaux, aux cris des enfants qui jouent au ballon, aux rires des adolescents, filles et garçons mêlés, à leurs voix fortes et sans entrave, abritait alors – beaucoup l'ignorent – une institution unique en France: le grand béguinage de Paris. Fondé par Louis IX. Saint Louis.

En ce lieu, et dans les quartiers alentour, ont vécu durant près d'un siècle des femmes remarquables. Inclassables, insaisissables, elles refusaient le mariage comme le cloître. Elles priaient, travaillaient, étudiaient, circulaient dans la cité à leur guise, voyageaient et recevaient des amis, disposaient de leurs biens, pouvaient les transmettre

à leurs sœurs. Indépendantes et libres. Une liberté que les femmes n'avaient pas connue jusque-là, et ne connaîtraient plus avant des siècles. Toutes n'en furent pas conscientes. Mais certaines se sont battues pour la conserver.

Pendant des années, arpentant les rues du Marais, j'ai cherché leurs traces. Jour après jour, elles sont venues à moi, ombres fortes et légères. J'ai entendu leurs rires et leurs chants, le bruit de leurs pas sur le pavé, senti sur ma peau ce même soleil qui les réchauffait, et dans mes narines l'odeur du fleuve tout proche. Nous avons rêvé, tremblé, cheminé côte à côte. Comme des compagnes que le temps sépare mais dont les désirs, les peurs et les révoltes s'accordent en un même écho.

1^{er} juin 1310

N'était le silence, on pourrait croire que c'est jour de fête.

Il y a foule, place de Grève, ce lundi précédant l'Ascension. Tous les habitants de la cité. Les marchands et les commis, les bourgeois et les artisans, les écoliers et les clercs, les ribaudes, les sans-feu, les gagne-deniers et les manœuvres venus louer leurs bras sur le port. La chaleur des corps pressés, leur odeur. Peaux crasseuses, souffles corrompus, mêlant leurs exhalaisons aux remugles venus de la rue des tanneurs et au parfum fangeux du fleuve. Dans les embrasures des belles demeures qui entourent la place se tiennent, debout, des dames et des gentilshommes vêtus de couleurs vives.

Les appels et les cris, les chants de force des bateliers et des portefaix se sont tus en une longue vague refluant. Derrière la rumeur de la piétaille, on ne perçoit que le claquement du bois sur la pierre – les bateaux heurtant leur panse contre la grève – et le clapot de l'eau, menu, pressé.

Tous ont les yeux rivés sur le centre de la place, où se dresse un bûcher presque semblable à ceux qu'on élève en ce même endroit pour les fêtes de carnaval et la Saint-Jean. Mais au lieu des masques dansants et des jeunes apprentis bondissant par-dessus les flammes, c'est une femme que l'on

voit grimper sur ce bûcher, pieds nus à même les fagots, cheveux noirs et longue chemise plaqués au corps.

Elle est si grande, si frêle, le cou noueux au-dessus de l'échancrure de toile par laquelle on a passé sa tête. Droite pourtant. Et dure. En rien changée par les longs mois de captivité, les multiples interrogatoires, et le silence qu'elle a maintenu. Ils l'ont pris pour de l'arrogance. Elle n'avait tout simplement rien à dire. Rien qu'ils puissent comprendre.

Un peu plus loin est monté un second bûcher. Attaché au pieu, affaissé sur ses jambes, un homme, le visage meurtri. Un Juif accusé d'avoir craché sur des images de la Vierge.

Mais c'est elle que tous regardent.

Humbert se trouve à quelques mètres de là, sa haute carure surplombant la populace. Il veut s'approcher encore. Jusqu'à voir les paupières fermées de la condamnée, et ses genoux qui saillent sous le linceul dont elle est vêtue. Il bouscule des épaules la matrone serrée contre lui, se glisse entre les groupes qu'un mouvement inconscient presse vers le cœur de la place.

Soudain, sur sa droite, il perçoit une poussée semblable à la sienne. Une silhouette menue, enveloppée d'une cape grise, se faufile entre les spectateurs.

Les voici tous deux à quelques pas du bûcher.

Le bourreau attend, torche à la main. Près de lui, un dominicain, robe blanche, manteau noir. Guillaume de Paris, l'inquisiteur. Un autre homme portant épée et chapeau à plumes. Le prévôt. Celui-ci s'avance, dépose un livre sur la paille aux pieds de la femme. Elle incline légèrement la tête, écarquille les yeux, comme étonnée. À ce moment précis, un souffle monte du fleuve. La silhouette qui progresse parallèlement à Humbert repousse la foule, avance d'un pas résolu vers le bûcher et laisse tomber son capuchon.

Une masse de cheveux roux se déploie sur le vêtement sombre, ébouriffée par la brise.

La suppliciée tourne la tête. Semble regarder la toute jeune fille qui vient de se dévoiler, et la reconnaître.

Humbert la regarde lui aussi, stupéfait. Jamais il n'aurait imaginé la retrouver là, ni sous cet habit.

Le bourreau fait un pas vers le bûcher. Humbert baisse la tête, se détourne. Suit des yeux la rouquine, à nouveau couverte, et une autre fille, pareillement vêtue, qui l'attrape par la main et la tire brusquement. Puis, jouant des épaules, il repart vers la grève.

Bientôt, l'odeur du bois et de la chair qui se consomment surpasse toutes les autres. Et le cri de la foule, excitée et compatissante, couvre le cri de l'homme sur le bûcher. Peut-être aussi celui de la femme qu'on brûle vive. Car personne ne peut exiger qu'elle soit restée silencieuse jusqu'à la fin.

PREMIÈRE PARTIE

De janvier à juin 1310

« Il y a, parmi nous, des femmes, dont on ne sait comment les appeler, laïques ou moniales, car elles ne vivent ni dans le monde, ni hors de lui. »

Collectio de Scandalis Ecclesiae
Gilbert de Tournai (vers 1200-1284)

Leonor, sa grand-mère, l'avait affirmé. Regardant les masures des villages environnants se vider, les jeunes aux braies déchirées et au ventre creux quitter leur famille et leur paroisse pour la ville, elle avait dit à Ysabel: « Un jour viendra où les contours de notre monde se seront transformés au point que les gens de mon âge ne sauront plus le reconnaître. Moi je disparaîtrai bientôt, mais toi, garde les yeux ouverts! »

Ce matin de janvier 1310, Ysabel s'est levée alors que les premières lueurs filtraient à travers la fenêtre de sa chambre. Elle s'est vêtue chaudement et, comme elle le fait chaque jour, s'est rendue dans son jardin. La voici accroupie près d'une plate-bande enclose de branches de noisetiers tressées, la paume posée sur la glèbe. Elle songe à la nouvelle décennie qui débute et se demande ce qu'en penserait son aïeule dont les os ont depuis longtemps séché dans la terre où elle a voulu qu'on l'enfouisse.

Le monde a-t-il changé? Elle ne sait qu'en penser. Elle a connu trois rois. Louis IX avait disparu bien avant que son second époux décède et qu'elle décide d'entrer au grand béguinage. Son successeur Philippe III le Hardi était mort à son tour. Le 6 janvier 1286, sous la rosace nouvellement

posée de la cathédrale de Reims, l'archevêque avait oint de saint chrême la tête, la poitrine et le dos d'un adolescent à la beauté vigoureuse. Désormais, Le Bel règne sur le royaume. Un cavalier, un chasseur qui, aux heures les plus graves ou les plus solennelles, et même lors de la naissance de son fils Charles, continue de forcer le gibier, de talonner sa meute dans les forêts d'Orléans, d'Halatte, du Vaudreuil, de Montargis ou de Compiègne. Opiniâtre, efficace. Élevé dans le culte de son grand-père, figure vénérée dont il a fait, au terme d'une longue procédure de canonisation, un saint. Saint Louis.

Avec un tel souverain, et sous la protection d'un tel ancêtre, le royaume semble plus puissant que jamais. Plein d'énergie. Les villes hérissées de flèches et de pignons aigus. Les fleuves et les mers sillonnés de bateaux pansus, la cale alourdie de vin, de sel et de draps. Depuis des décennies, la terre de France n'a connu aucune guerre majeure, aucune épidémie, aucune famine. Que pourrait-il lui arriver de mauvais ?

Et pourtant.

Après le jubilé de 1300, année déclarée sainte par le pape – un moment de liesse et de pardon, l'indulgence plénière promise à chacun –, certains, au regard plus aiguisé que d'autres, ont commencé à noter des signes dans le ciel.

Peu à peu, les hivers se sont faits rigoureux. En 1303, le gel a brûlé la terre. L'été 1305, la sécheresse a grillé les récoltes sur pied. En 1308, le premier samedi après l'Ascension, une tempête de neige, dont la violence fut augmentée par la chute de grandes et grosses pierres, a dévasté la région parisienne. Les moissons ont péri avec les grains, et les vignes avec les grappes. Et le trentième jour d'octobre 1309, il a soufflé pendant plus d'une heure un vent si violent que son impétuosité a fait chanceler, du côté oriental, les grands arcs de pierre de l'église Saint-Denis.

Cette même année aussi, le dernier jour de janvier, à précisément une heure vingt-quatre minutes de l'après-midi, le soleil est venu se conjuguer avec la lune au vingtième degré du Verseau avant de disparaître. L'éclipse a duré plus de deux heures. Au-dessus de son jardin, Ysabel a vu l'air se colorer de rouge et de safran...

Que faut-il en déduire? La vieille femme soupire. Sous ses doigts, la surface de la terre est craquante, durcie par le gel. Elle gratte la croûte froide, enfonce la main, attrape une motte et la malaxe avec bienveillance jusqu'à retrouver la souplesse et la chaleur de l'humus. Trituré par ses doigts, il exhale la bonne odeur du fumier qu'elle a répandu avant les premières gelées – de la fiente de vache, fournie par un paysan du marais, et de la paille pour pourrir avec. Pourvu que vienne le printemps, songe-t-elle, la terre sera généreuse. Dans ce petit monde, où elle a choisi de vivre, les changements semblent avoir si peu de prise.

Elle demeure encore un moment à humer le fumet piquant. Enfin pose ses mains sur ses cuisses et se redresse, éprouvant la raideur de ses jambes.

Le jardin est aménagé contre le flanc sud de la chapelle. Elle contourne sans se presser l'édifice trapu, campé sur ses contreforts de calcaire blond – il lui reste encore du temps avant l'office du matin –, débouche dans la cour autour de laquelle se serrent les demeures de ses compagnes. À travers les volets entrouverts, elle perçoit le halo des lampes à huile et des chandelles, les silhouettes qui se meuvent, le tintement des pots et des bassins.

Tout est si calme en ce lieu... Elle n'a pas oublié son étonnement lorsqu'elle en a poussé le portail la première fois. Épuisée par un voyage de dix jours depuis sa Bourgogne natale, endolorie par les cahots du chariot et les nuits dans de mauvaises auberges, hébétée par sa traversée de Paris.

Elle ne connaissait de ville, alors, qu'Autun où demeurait l'un de ses parents. Paris lui avait semblé un monstre. Un ogre à la robe chatoyante, d'une vitalité allègre, vigoureuse, mais l'allure écrasante et le souffle fétide. La foule dans les rues étroites, assombries par les encorbellements, les portiques et les galeries suspendues, les appels des boutiquiers dans leurs ouvroirs, les cris des marchands de gaufres et d'oublies, les étals encombrés des cordonniers, chapeliers, fripiers et rôtisseurs débordant sur les pavés, les ballots portés à dos d'homme, tirés dans des carrioles, les bêtes qui vous bousculent, chevaux, cochons et chiens errants, la boue, les souillures et les détritrus, l'affreuse odeur des pots d'aisance déversés presque sur les pieds des passants. Le portail refermé, la tête encore bourdonnante, Ysabel avait cru plonger dans une eau étale tant est profond le calme qui règne dans l'enceinte.

Le clos est une oasis à l'intérieur de la cité, une enclave bien défendue. Appuyé à l'est sur l'enceinte de la ville. Abrisé au nord par les hautes demeures de la rue des Poulies-Saint-Paul. Protégé de même à l'ouest par plusieurs rangées d'immeubles le long de la rue du Fauconnier, où donne l'entrée. Préservé au sud du fleuve et de son trafic par la puissante tour Barbeau dont les chaînes barrent la Seine jusqu'au château de la Tournelle, sur l'autre rive, et défendent Paris. Une place forte, sans les voix viriles du casernement. Une citadelle pour les femmes, pas une prison.

Elle avait entendu un froissement d'ailes – une mésange se posant sur le pignon d'une maison –, et, fusant d'une fenêtre, le rire d'une jeune fille... Elle se souvient avoir levé la main vers le ciel enclos et lumineux.

Debout au milieu de la cour, la voici maintenant qui frissonne. Même à l'abri des murs, le froid est rude, le vent

réussit à se couler le long des pierres luisantes de gel. Tirée de sa rêverie, elle serre autour d'elle son mantel de laine et se dit qu'il est temps de se préparer pour l'office lorsqu'un cri venu de la rue l'arrête.

« Mon lait, mon bon lait ! »

Le premier appel du matin. Auquel succéderont ceux du crieur de bains et du crieur de vin, des maraîchers puis de la vendeuse de fèves du marais. Le chant de la ville.

Ysabel hésite, se dirige vers la porte. Une bolée crémeuse, tout juste sortie du pis de la vache... De quoi panser la nostalgie de la campagne qui la saisit au sortir de son jardin.

La concierge est dans sa petite maison, près de l'entrée. La vieille béguine frappe à la porte. Guillaumette apparaît, le buste roulant sur des hanches épaisses.

« Je vais acheter un peu de lait, en veux-tu ? »

Guillaumette sourit, pousse la clé dans la serrure. La porte résiste, la gardienne appuie de son épaule, elle bouscule en ouvrant une silhouette tassée à l'extérieur contre le chambranle.

Un gamin fluet, habillé d'une pèlerine malpropre, le visage dissimulé par son capuchon, un mendiant, sans doute, qui espère la charité des bonnes femmes du béguinage.

Guillaumette esquisse un geste, mais Ysabel l'arrête.

Sous le menton pointu que l'enfant presse contre son cou, une mèche de cheveux se coule. Longue, et rousse.

Ysabel se penche, approche sa main du corps recroquevillé.

« Viens petite, tu dois être glacée par ce froid. »

Du même auteur,
chez le même éditeur

La Vie sur le fil, 2014

Le Jeu du pendu, 2011
(et « *Piccolo* » n° 86)